

C'est à vous que je m'adresse, et c'est en même temps à vous que je cesse de m'adresser, et ce, à travers la publication. C'est de ce changement d'adresse que je veux, ici, discuter avec vous. Vous écrire une dernière fois, avant que je change d'adresse, vous adresser une dernière

lettre aux lecteurs inconnus de Gilles Deleuze[†]

René Lemieux*

La bibliothèque du Saulchoir

Un lieu étrange, dans le XIII^e arrondissement de Paris, rue de la Glacière, au fond d'une cour, entre deux bâtiments soviétiformes abritant une station de radio : un immense écriteau nous annonce qu'il y a aussi là une bibliothèque déménagée plusieurs fois et dont seul le nom rappelle encore les grands arbres de Belgique, où les dominicains crurent être à l'abri de l'histoire, en tout cas celle du XIX^e siècle. Un séjour à Paris, donc, qui me permit, l'instant d'un été, de lire Gilles Deleuze, loin de la quotidienneté montréalaise qui commençait à peser après un an d'étude à la maîtrise : s'éloigner de l'académie pour se rapprocher de son objet d'étude, en somme. Un séjour à Paris, avec ses rues construites pour se perdre ; seule cette ville peut faire naître de tels penseurs, elle seule peut-être inspire autant les pensées diagonales.

[†] Le présent texte, écrit pendant l'été 2007, a d'abord été proposé à une revue littéraire qui l'a refusé pour son manque de style. Il se veut la dernière d'une suite de lettres envoyées aux lecteurs inconnus ayant fréquentés le Fonds documentaire Gilles Deleuze, spécifiquement à M. D., rue Sainte-Famille à Montréal, F. J., rue Rébeval, I. J., rue du Faubourg Saint-Martin, et V. T., boulevard de la Villette, ces trois derniers de Paris.

L'auteur tient à faire remarquer le caractère arbitraire du titre. La « page » se trouve tronquée par un *incipit* afin de montrer que le titre n'est qu'une partie quelconque du reste du texte.

* René Lemieux (lemieux.rene@courrier.uqam.ca) est doctorant en sémiologie à l'Université du Québec à Montréal. Il est en outre collaborateur à l'Observatoire des nouvelles pratiques symboliques.

Un lieu étrange, cette bibliothèque, entre la théologie dominicaine qu'elle perpétue, l'ancien cinéma dont les locaux servent aujourd'hui à accueillir les nouveaux livres, les nouveaux fonds, ceux de Foucault avant qu'il ne soit inaccessible à Caen, mais aussi ceux plus contemporains comme celui de Deleuze. Mélange éclectique : les autorités successives de cette bibliothèque accueillent à la fois les publications des groupes religieux modernistes comme Femmes et Église, comme elle perpétue le souvenir d'un autre temps avec tous ces objets de piété populaire légués, ces objets que les conservateurs ont vite appelés, affectueusement, leur « musée du Vatican à eux ». Lieu étrange qui continue à conserver les manuscrits de clercs obscurs écrivant à des époques difficiles, à des époques où il valait la peine d'écrire au jour le jour les événements de l'époque : une époque secrète dont les Français ne savent pas encore à quel point ils attendent les réponses – qu'ils veuillent les connaître ou non. Les organisateurs du Fonds documentaire Gilles Deleuze, véritables lignes de fuite à l'image de leur idole, ont laissé là des commentaires divers et quelques articles fort utiles pour comprendre les premières années de la carrière universitaire de Gilles Deleuze, celles qui justement m'intéressaient.

La salle de lecture de la bibliothèque a ses habitués, groupe auquel je fis partie, il m'a bien semblé, quelque deux mois. Je me souviens entre autres d'une vieille dame qui lisait le nez collé au livre, palliant, j'imagine, la fatigue de ses yeux. Seule la nécessité de tourner la page pouvait la faire quitter le touché du papier – indiquant du même coup que la vieille ne dormait pas. La salle coudée avait ses tables de lecture séparées par des étagères où étaient rangés les livres de références les plus utilisés : bibles et dictionnaires, textes canoniques et lexiques. Quelques jeunes, aussi, dont la démarche indiquait déjà les prêtres qu'ils envisagent de devenir. Et je me souviens du regard doux, mais de marbre, du fondateur de l'ordre, accueillant les lecteurs dans la salle des périodiques, entre l'Osservatore romano et quelques revues de philosophie. Et moi, presque quotidiennement, j'aurai été le temps d'un été le deleuzien de cette bibliothèque, c'est en tout cas de cette manière qu'on me désignait. Et s'il y avait une fiche mal écrite qui référait à Deleuze, c'est moi que l'on venait voir. J'aurais été, le temps d'un été, le gardien silencieux, mais reconnu, de quatre rangées de livres, remplies au cinquième de leur capacité.

J'envoie ce texte comme une lettre, une lettre qu'on envoie enroulée sur elle-même, enfouie dans une bouteille, engloutie dans un océan de mots et de pages : une lettre sans destinataire propre, mais qui, par sa publication, *s'adresse* à celui qui saura la repêcher. J'envoie une missive comme les penseurs envoient des flèches. Par bond, par saut : beaucoup de temps peut s'écouler avant que quelqu'un ne trouve cette flèche et l'envoie à son tour. Beaucoup de temps peut s'écouler avant que cette publication trouve celui qu'elle intéressera, et s'en servira à son tour pour la relancer.

Cette flèche et le texte qu'elle porte sera la dernière d'une suite de lettres envoyées à partir de l'été 2007. Quelques lettres envoyées au hasard des pages – on le verra, au hasard des noms entre les pages –, au hasard des lectures perdues et des enveloppes non-adressées. Ceux à qui je pense, je leur adresse une dernière lettre : pour ces lecteurs inconnus de Deleuze dont, le temps d'un été, je crois avoir été proche. Une dernière lettre écrite dans l'anonymat, où mon nom écrit publiquement – parce que publié et rendu publique – me distinguera de leur silencieuse communauté.

Mais avant de parler de cette rencontre impossible avec ces lecteurs dont le nom m'est inconnu, je veux parler des raisons pour lesquelles je suis allé à Paris. On le verra, c'est une question qui n'a reçu aucune réponse ; mais ce silence m'a parlé. La question que je me posais alors était de savoir s'il y a une différence entre commenter un auteur mort il y a deux mille ans et un autre il y a dix ans, question étrange qui vise à quantifier l'écart entre le temps de la mort et la liberté de la lecture. Question malsaine, aussi, à partir de laquelle on peut juger en degré le poids du décès d'un auteur sur la communauté des interprétants. Ce poids est celui des contemporains de l'auteur, de ceux qui l'ont connu vivant ; et il est immense, ce poids. Comme si la lecture d'un auteur en tant que lecture libre était différée de plusieurs années après la mort de l'auteur, comme s'il fallait attendre, avant de réellement avoir accès aux textes, la mort de ceux qui avaient connu l'auteur, ceux qui prétendront toujours avoir une autorité supplémentaire sur les textes.

Une deuxième mort pour avoir accès au texte.

Pour beaucoup de lecteurs, ces gardiens funéraires sur le corpus littéraire servent constamment de référence, et de ces lecteurs je fus,

puisque c'est dans le but de rencontrer ces gardiens que je me rendis à Paris, croyant naïvement que ces gens-là accepteraient de s'adresser à un lecteur inconnu de Deleuze, un lecteur désireux de comparer ses idées aux leurs. C'était mal connaître la dynamique et les mouvements autour du mort : les fonds qui s'établissent et qui s'oublient, les sites Web dédiés, les maisons d'éditions spécialisées, les organisations qui se veulent le porte-voix du mort, tous ceux-là sont en guerre ouverte entre eux pour l'héritage du défunt. Le lecteur inconnu est loin d'être leur intérêt. Je dus me résoudre à chercher ailleurs des personnes à qui adresser mes idées, et ces gens-là je les ai trouvés dans les textes de Deleuze...

À la recherche des lecteurs inconnus

C'est la lecture de Deleuze qui me permet de vous découvrir, vous lecteurs de Deleuze, dont, pour certains, je connais le nom. Or cette découverte n'est pas due à la lecture des pages d'un livre, mais à la lecture entre les pages des œuvres et articles de Deleuze – surtout les grandes pages photocopiées des articles, grandes pages qu'il est plus difficile de feuilleter.

Le système de la bibliothèque du Saulchoir est celui-ci : la très grande majorité des livres conservés se trouvent en sous-sol, ils ne sont pas directement accessibles aux lecteurs. Pour les obtenir, le lecteur identifie d'abord, à l'aide d'un catalogue, la cote du livre sur une petite fiche avec carbone en trois copies, copies où transparait en s'effaçant graduellement son écriture. Le chercheur indique sur cette fiche le titre du livre et l'année de publication. On fournit cette fiche au personnel de la bibliothèque qui le transmet au magasinier en sous-sol ; celui-ci va chercher le livre et l'expédie par un élévateur dans les minutes suivantes. De la petite fiche, la première copie est conservée par la bibliothèque en dossier, la deuxième sert à marquer dans les rangiers le lieu où fut pris le livre, la troisième est redonnée au lecteur qui peut en disposer à sa guise, un peu à la manière d'un reçu. Très souvent, et c'est l'emploi que j'y donnais, ces fiches servent de signet, aidant ainsi la lecture. Lorsqu'on cherche un peu entre les pages d'un livre demandé, y subsistent encore ces fiches, souvenirs d'un lecteur et preuve du parcours des pages. Il est étonnant que de tel vestige puisse subsister : en plus de la distraction du lecteur qui a laissé ses fiches,

elles ont survécues en outre à la vigilance des employés de la bibliothèque qui, à la fin de la journée, feuilletent tous les livres afin de repérer ces feuilles laissées par inadvertance. Or la fiche n'informe pas seulement de la date et du livre emprunté, mais aussi du nom et de l'adresse des utilisateurs du Fonds. J'en suis venu à m'intéresser davantage à ces signets qu'aux livres eux-mêmes, et beaucoup de mes emprunts à la bibliothèque sont dus davantage à ma curiosité et à mon envie de découvrir un nouveau nom – un nouveau lecteur – qu'à celui de lire un livre, que la plupart du temps j'avais déjà lu. Je me suis amusé à demander des livres dont je n'avais pas besoin, juste pour vérifier si d'autres l'avait lu avant moi, l'avait ouvert, s'en était servi. J'en profitai pour y laisser à mon tour des traces, souvent profondément cachées entre les pages – les pages non coupées m'ont fournis à cet égard de merveilleux lieux pour mon plan un peu idiot (les employés de la bibliothèque à qui j'envoie aussi cette lettre sauront, je l'espère, m'y pardonner).

Ouvrir un livre, non pas pour le lire,
mais pour lire ceux qui l'avaient lu.

À ces lecteurs inconnus, je leur écrivis vers la fin de l'été, en espérant recevoir une réponse de leur part. Comme méthode d'investigation, ce n'est pas tellement différent que l'envoi d'une bouteille à la mer – aux dires d'Adorno – ou de la flèche lancée par le philosophe – aux dires de Nietzsche –, deux images de la pensée que Deleuze affectionnait. Drôle de méthode que celle que j'employai : incertaine, imaginaire, infondée, non-scientifique, folle, délirante ; par bonds, par sauts : une véritable recherche empiriste.

À Paris, je n'ai rencontré personne des connaissances personnelles de Deleuze – et ce n'est pas parce que je n'ai pas essayé. Mais voilà, et c'est mon hypothèse, ce que j'ai à dire sur Deleuze ne les intéresse pas – ce n'est pas une question d'orgueil de leur part, ni, il me semble, une naïveté de la mienne. Tout simplement, ces gens travaillant sur Deleuze ne s'adressent d'abord pas à moi. À qui s'adresse-t-il ? Il s'adresse à une communauté de *lecteurs (re)connus* de Deleuze – et cette dernière expression a deux sens (d'où les parenthèses). D'une part, il y a ces lecteurs reconnus parce que faisant partie d'une communauté de lecteurs – c'est une espèce qui

se reproduit dans les colloques, ça se nourrit de collectifs d'auteurs et de revues thématiques. Cela n'a rien à voir avec ce qu'on pense de l'auteur, *tant que l'on reste dans les limites de l'adresse* ; c'est un rapport d'*utilisation* de l'auteur : on utilise l'auteur pour affirmer une thèse à son égard, vis-à-vis d'une communauté qui saura juger de sa pertinence. Tout simplement, je n'étais pas de ceux-là, moins par mon *adresse*, que par ma non-voix au chapitre de la communauté des « deleuziens ».

Deuxième sens de l'expression « lecteurs (re)connus » de Deleuze, il y a des lecteurs connus de Deleuze même – en tout cas on le suppose, en tout cas ils s'en vantent. Avoir connu Deleuze personnellement devient un critère d'appréciation de l'interprétation – or, ces lectures ne sont différentes qu'en degré par rapports aux premières, tous s'affrontent sur la même scène : celle de la communauté des interprétants.

Toute autre est ma lecture – comme toutes celles des *lecteurs inconnus* de Deleuze, encore une fois dans le double sens de « inconnus à l'intérieur de la communauté des lecteurs accrédités » et de « inconnus de Deleuze même ». Nous sommes différents d'une *différence de nature* : notre adresse n'est pas envers une communauté unique, elle est dispersée – l'utilisation est en fonction d'un objectif en dehors d'une communauté académique : l'élaboration d'une éthique du commentaire pour un mémoire de maîtrise, l'écriture d'une pièce de théâtre à Paris, la préparation d'un cours universitaire sur la philosophie contemporaine à Montréal, etc.

Voilà un peu aussi pourquoi je voulais correspondre avec vous : comment en êtes-vous venus à lire Gilles Deleuze ? Comment avez-vous rencontré sa pensée ? Pourquoi le lisiez-vous ? Que cherchiez-vous à la bibliothèque que vous avez visitée, y avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ? Qu'en a-t-il résulté de votre visite à ce lieu ? Je voulais connaître vos histoires et vos récits de lecture, vous qui lisiez Deleuze : vos intentions, vos craintes, vos appréhensions face à sa philosophie, vos joies aussi. Comment utilisiez-vous Deleuze, que construisiez-vous ? Quels étaient vos agencements ?

C'est une nouvelle adresse. Elle a quelque chose de formidable. Il y a des gens qui lisent des auteurs de manière insouciant. Je le pense,

vous êtes de ceux-là. Que vous soyez des lecteurs inconnus, cela vous a donné une lecture insouciant de Deleuze, une insouciance merveilleuse pour vous en servir : vous avez machiné un Deleuze, vous l'avez agencé de manière exceptionnelle, plus que n'importe quel lecteur *(re)connu* de Deleuze. Vous ne vous adressez pas à Deleuze, certes, mais vous ne vous adressez pas non plus aux lecteurs de Deleuze : les spécialistes qui se partagent le butin des textes. Vous avez une liberté que les spécialistes ont perdue. Vous êtes des lecteurs qui *connaissent* de nouveau.

*
**

Ces petites fiches semblent insignifiantes, mais elles m'ont beaucoup parlé pendant cet été-là à Paris. S'adresser à ces fiches comme je l'ai fait, c'est moins s'adresser à des imaginaires qu'à un réel improbable : un événement étrange. La découverte de ces signets est à mes yeux l'événement qu'elles nécessitaient pour signifier quelque chose, pour parler : cette découverte, c'est aussi ce que j'avais besoin pour que mon séjour d'étude me dise quelque chose. Ma recherche pour des lecteurs de Deleuze n'était plus vaine à ce moment-là : des gens que je ne connaissais pas, mais que je rêvais de rencontrer, avait lu Deleuze, c'était des noms inconnus. Des inconnus lisent Deleuze aussi, des inconnus comme moi ! Cette découverte m'a fait l'effet d'un réel en ce sens que je compris que ce qui m'intéresse est peut-être moins la politique de la mémoire, qui ne dit rien et qui subsiste dans le silence qu'elle crée autour de l'œuvre, que l'éthique de ces lecteurs inconnus qui laissent des traces, des traces impossibles, précaires, presque imperceptibles. La découverte de ces petites fiches – banales pour certains mais précieuses à mes yeux – me laissait connaître en signes ce monde inconnu, à peine perceptible – le monde des lecteurs inconnus de Deleuze –, c'est ce monde que j'essaie de connaître et de comprendre, un monde qui m'est relié par un petit imprimé laissé distraitemment il y a des mois, des années, toujours sous la menace d'un employé bien intentionné qui aurait l'idée de faire du ménage dans les pages du livre retourné à la bibliothèque.

Je cite Arlette Farge, *Le goût de l'archive* (1989), à propos du « réel » de l'archive :

L'invasion de ces sensations ne dure jamais, on dit d'ailleurs qu'il en est de même pour les mirages. Le réel a beau sembler être là, visible et préhensible, il ne dit en fait rien d'autre que lui-même, et c'est naïveté de croire qu'il est ici rendu à son essence. Le « retour d'archives » est parfois difficile : au plaisir physique de la trace retrouvée succède le doute mêlé à l'impuissance de ne savoir qu'en faire.

C'est un peu la raison de cette dernière lettre que je vous envoie – la nostalgie de ce « réel » ressenti à la bibliothèque, dans les traces laissées par d'autres. Une dernière lettre pour moi, lecteur inconnu, anonyme, de Deleuze, qui ne le suis déjà plus. Une fois publiée, cette lettre affichera mon *nom*, c'est une lettre qui s'adresse à des inconnus, mais qui, par sa publication – la publication de mon *nom* – s'adresse déjà à autre chose : une troisième adresse, une adresse à *la lecture*, peut-être. Une dernière lettre aussi pour me rappeler qui j'étais et où je me situais, ce que je faisais alors – une lettre à moi-même pour mes archives. Une dernière lettre pour ceux à qui je tourne le dos, ce monde des lecteurs inconnus qui n'est déjà plus le mien.